



Dominique Briquel, *Préface*

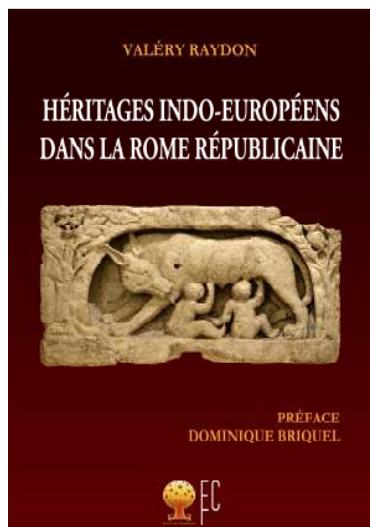
Valéry Raydon,
*Héritages indo-européens
dans la Rome républicaine*
(Collection Au cœur des mythes, 2)

ISBN : 978-2-916537-10-8

ISBN : 978-2-9541625-2-2

éditions du Cénacle
et Terre de Promesse

2014



PRÉFACE

Valéry Raydon s'intéresse à tout ce qui touche le monde celtique. Il bénéficie également d'une solide formation aux domaines classiques, à la Grèce et à Rome. Il était de ce fait assez normal que, lisant Tite-Live, il s'arrête sur les épisodes où Romains et Celtes étaient en contact. Mais il l'a fait d'une manière originale. Il ne s'est pas focalisé, comme ses prédécesseurs, sur les nombreux passages où l'auteur des Livres depuis la fondation de Rome narrait les affrontements entre les deux peuples, et posait les Gaulois comme des ennemis héréditaires des Romains, eux qui étaient parvenus, les seuls parmi leurs adversaires, à s'emparer de l'Urbs, avant d'en être aussitôt châtiés par le héros Camille, du moins selon la reconstruction complaisante et certainement contraire à la réalité historique qu'en faisaient les historiens latins, incapables de supporter l'idée que des barbares aient pu s'emparer de leur ville, la piller et repartir sans dommages avec la rançon que leur avaient versée les Romains vaincus. V. Raydon s'est avisé de ce qu'il a existé, aussi, des relations pacifiques entre Gaulois et Romains et a relevé que, plusieurs fois, Tite-Live évoquait des Gaulois qui étaient venus à Rome dans le cadre d'ambassades pacifiques et s'en étaient repartis, non avec des biens volés ou remis sous la contrainte comme cela avait été le cas en 390 av. J.-C., mais avec de somptueux cadeaux dont le Sénat avait gratifié les 'roitelets' gaulois qui avaient mandé ces émissaires.

Il nous rappelle ainsi que l'histoire des relations entre Rome et le monde celtique n'a pas été la sempiternelle succession d'épisodes guerriers à laquelle nous serions portés à la réduire. Mais, pour salubre que soit ce rappel, ce n'est pas là le sujet du

PRÉFACE

livre : car, étudiant ces relations diplomatiques entre Celtes et Romains, V. Raydon a fait une belle découverte qui relève du domaine du comparatisme et de la question de l'héritage indo-européen à Rome. Les cadeaux que le Sénat fit en 170 au roi Cincibilos, l'année suivante à un autre prince, Balanos, paraissent répondre à une articulation trifonctionnelle nette, rassemblant les symboles de la souveraineté (1^{ère} fonction), de la puissance militaire (2^{ème} fonction), et du vaste domaine de la 3^{ème} fonction, qui comporte la richesse et la fécondité mais est loin de se réduire à cela. Formulée à propos de ces ambassades gauloises, l'hypothèse a été testée par l'auteur à d'autres cas analogues - par exemple à propos des relations de Rome avec le Numide Syphax en 210, son congénère Massinissa en 203 : elle apparaît vérifiée et on admettra donc avec l'auteur que ce type de cadeaux diplomatiques a répondu à un usage constant, qui ne disparut que sous l'Empire, lorsque Rome, maîtresse du monde, n'eut pour ainsi dire plus de puissance étrangère avec laquelle elle pût traiter.

V. Raydon nous fait ainsi découvrir une nouvelle occurrence de faits institutionnels romains dans lesquels la vieille structure trifonctionnelle se révèle opératoire et on lui saura gré d'avoir développé cette analyse dans un domaine où aucun comparatiste ne s'était aventuré jusqu'à ce jour. Mais, après tout, s'il s'était contenté d'ajouter un exemple de plus de série tripartite à la très riche moisson qui avait été faite par Georges Dumézil et ses successeurs dans le domaine romain, sa découverte, si intéressante soit-elle, n'aurait pas mérité qu'il lui consacrat un ouvrage. Or l'analyse que fait V. Raydon dans ces pages va beaucoup plus loin : il ne se borne pas à ajouter, pour ces cadeaux diplomatiques, de nouveaux cas d'application de la structure héritée, mais montre que celle-ci, en milieu romain, a subi, dans certains cas, des évolutions qui la rendent difficilement repérable - ce qui explique justement qu'on ne l'ait pas repéré jusqu'ici. Car, s'agissant de l'élément de troisième fonction de la série dans ces cadeaux diplomatiques, il faut admettre qu'il soit représenté les cas échéant par des insignes de magistrats, sièges curules, toges

prétextes, qu'on s'attendrait à voir relever de la première fonction, ou par des objets dont le chef romain se servait à la guerre, comme sa tente consulaire, qu'on aurait sans doute instinctivement rangé dans le domaine de la deuxième fonction. Un classement en troisième fonction pourrait paraître impossible, voire scandaleux, alors que c'est pourtant lui que la logique du système semble imposer. Mais cette apparente aberration s'explique parfaitement en contexte romain : V. Raydon montre, d'une manière impeccable, que cela découle du choix que les Romains ont opéré d'affecter comme divinité canonique de ce niveau fonctionnel non un dieu agraire ou garant de la prospérité, comme le germanique Freyr, non un patron de la santé, à la manière des jumeaux Nasatya en Inde, mais un dieu de la masse humaine, pour reprendre l'expression de G. Dumézil, et encore non pas de n'importe quelle masse humaine, mais de celle formée par les membres du corps civique, les citoyens réunis dans les structures qui les organisaient, ces Quirites rassemblés dans leurs trente curies, dont le dieu protecteur, Quirinus, était le troisième terme de la triade romaine qui l'associait à Jupiter et Mars. S'agissant de ce patron à Rome du troisième niveau fonctionnel, G. Dumézil (par exemple dans Les dieux souverains des Indo-Européens, Paris, 1977, p.178-180) avait fortement souligné l'originalité romaine qui affectait à la troisième fonction le dieu dont le nom exprimait la « collectivité des viri organisés dans les curiae », le « dieu des Romains en tant que Quirites », bref qui allait chercher un dieu politique. Il n'est dès lors plus surprenant de rencontrer comme troisième terme dans les séries envisagées par V. Raydon des éléments politiques, liés aux magistrats qui encadrent le peuple. C'est la conséquence logique de l'inflexion qu'avait subie, à Rome, la représentation de la troisième fonction.

C'est pourquoi le livre de V. Raydon nous paraît important. Il montre que l' 'idéologie indo-européenne' n'est pas un cadre qui s'est imposé ne varietur à toutes les époques et dans tous les secteurs : il a pu donner lieu à des évolutions, à des modifications qui font que les mêmes concepts généraux, comme celui de

PRÉFACE

troisième fonction, ont pu recouvrir, dans certains cas, des contenus sensiblement différents, parfois inattendus par rapport aux représentations de départ. Par rapport au livre que G. Dumézil avait écrit en 1949, L'héritage indo-européen à Rome, et auquel le titre de l'ouvrage de V. Raydon fait écho, livre qui s'en tenait aux trois fonctions on pourrait dire classiques, ces Héritages indo-européens dans la Rome républicaine montrent la souplesse et la faculté d'adaptation de ce qu'on aurait tort de se représenter comme un mode de pensée mécanique et figé. On peut parler, grâce à l'auteur, d'un véritable progrès de la méthode comparative.

Dominique Briquel
Université de Paris-Sorbonne (Paris IV)